



L'ÉLÉGANCE DES ÉBOUEURS

Angelo Soares

in Delphine Corteel et Stéphane Le Lay , *Les travailleurs des déchets*

ERES | Clinique du travail

2011
pages 213 à 234

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/travailleurs-des-dechets---page-213.htm>

Pour citer cet article :

Soares Angelo, « L'élégance des éboueurs », *in* Delphine Corteel et Stéphane Le Lay , *Les travailleurs des déchets*
ERES « Clinique du travail », 2011 p. 213-234.

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'élégance des éboueurs

Angelo Soares

« M^{me} Michel, elle a l'élégance du hérisson : à l'extérieur, elle est bardée de piquants, une vraie forteresse, mais j'ai l'intuition qu'à l'intérieur, elle est aussi simplement raffinée que les hérissons, qui sont des petites bêtes faussement indolentes, farouchement solitaires et terriblement élégantes.¹ »

Muriel Barbery

La ville de São Paulo, au Brésil, produit 15 000 tonnes de déchets par jour, dont 9 500 provenant des ordures ménagères. Dans un tel contexte, le travail des éboueurs devient essentiel pour leur collecte et pour la préservation de la santé des citoyens. Notre intérêt sur ce métier est apparu lors d'une enquête auprès des cols bleus de la ville de Montréal quand un éboueur nous a confié :

« Être éboueur est un métier difficile à 41 ans. Je savais lorsque j'ai été embauché que je serais éboueur pendant quelques années. Cependant, j'ai découvert que c'était un

1. Muriel Barbery, *L'élégance du hérisson*, Paris, Gallimard, 2006.

métier très difficile physiquement. J'ai subi une profonde lacération à une cuisse et des malaises aux articulations commencent à faire leurs effets sur moi. Avec la nouvelle convention, je serai permanent dans huit à neuf ans alors que sous l'ancienne convention la période d'employé auxiliaire était de quatre ans. Être éboueur est une des seules possibilités pour un employé auxiliaire de travailler à temps plein et j'avoue éprouver de l'angoisse à faire ce travail durant huit autres années et ressentir de plus en plus de malaises physiques. »

Notre objectif ne sera pas de détailler chacune des tâches du travail des éboueurs à São Paulo, comme si l'on faisait une étude des temps et des mouvements, parce que « l'expérience montre que le même ouvrier utilise alternativement plusieurs manières de réaliser la même tâche, ne serait-ce que pour interrompre la monotonie du travail » (Castoriadis, 1974, p. 25-26). Ce que nous cherchons davantage, c'est comprendre le travail des éboueurs à partir de leur point de vue. Pour paraphraser Hughes (1958), notre objectif sera de pénétrer plus profondément dans le drame social et personnel du travail des éboueurs.

Le travail des éboueurs

Travail familial, car faisant partie de notre vie quotidienne, il est pourtant mal connu et peu étudié. L'importance du travail des éboueurs dans nos sociétés est fondamentale, ne serait-ce que pour la dimension associée à la santé publique. Ainsi, au Brésil ou au Québec, c'est un travail jugé essentiel, donc assujetti à des restrictions dans le droit de grève. Il est alors étonnant de constater le faible nombre d'analyses sociologiques consacrées au travail des éboueurs. Quelques aspects peuvent expliquer cette rareté sociologique. D'abord, le fait que le déchet constitue l'objet de ce travail, point par définition négatif. Douglas ([1967] 2001) caractérise les déchets de tabous : aussi leur manipulation (physique ou intellectuelle) demanderait-elle de briser certains

tabous associés à la propreté et à l'ordre. Ensuite, on peut penser que les chercheurs peuvent avoir peur d'être « contaminés » par le peu de prestige associé au statut social de ces travailleurs². Finalement, pour être une activité qui fait partie de la vie quotidienne, le travail des éboueurs est appréhendé d'une façon routinière, qualifié de banal, et ne nous est que rarement présenté comme un problème social. Selon Berger et Luckman, « aussi longtemps que les routines de la vie quotidienne continuent à exister sans interruption, elles sont perçues comme non problématiques » ([1966] 1987, p. 41). D'ailleurs, dans la presse francophone, la plupart des articles concernant les éboueurs traitent des grèves ou des accidents fatals³.

La plus grande part de la littérature sur le travail des éboueurs concerne la question de la santé au travail et la manipulation des déchets. Velloso, Santos et Anjos (1997) identifient cinq facteurs de risque pour la santé des éboueurs à Rio de Janeiro : 1) mécanique – les coupures, les blessures, les chutes et les écrasements par voitures ou par le camion ; 2) ergonomique – les efforts excessifs ; 3) biologique – le contact avec des agents biologiques pathogènes ; 4) chimique – le contact avec des substances chimiques toxiques ; 5) social – l'absence de formation pour accomplir le travail.

Kuijer et Frings-Dresen (2004) soulignent trois points principaux concernant la santé au travail des éboueurs aux Pays-Bas. D'abord, le risque d'accidents fatals et non fatals. Ensuite, le risque plus élevé des troubles musculo-squelettiques associé à la charge physique du travail, ainsi que des problèmes d'audition liés aux niveaux de bruit très élevés. Enfin, les problèmes respi-

2. Cet argument a été développé par Paules (1991) en analysant le travail dans le secteur des services.

3. N'oublions pas que Martin Luther King a été tué en 1968 lorsqu'il aidait à organiser une grève des éboueurs de Memphis, alors travailleurs parmi les plus pauvres de la ville.

ratoires et les troubles gastro-intestinaux causés par l'exposition aux toxines microbiennes et à la poussière organique.

Des problèmes similaires sont présentés parmi les 228 éboueurs étudiés à Istanbul (Issever et coll., 2002) et dans une revue de la littérature des problèmes de santé au travail des éboueurs danois (Poulsen et coll., 1995). Les auteurs mentionnent aussi des problèmes de vision à cause du mauvais éclairage des voies publiques, les problèmes dermatologiques et l'exposition au gaz d'échappement du moteur du camion, pouvant accroître les effets allergènes. Un aspect peu mentionné renvoie aux accidents d'exposition au sang. À Paris, un éboueur de 34 ans a été contaminé par le virus du sida. L'aiguille contaminée avait transpercé le sac en plastique et piqué l'éboueur. Dans ce cas, l'éboueur a obtenu 1,5 million de francs de dommage et intérêts, et le médecin parisien qui avait jeté la seringue dans les déchets a été jugé coresponsable du dommage⁴.

Les approches et les analyses sociologiques du travail des éboueurs sont plutôt rares. Terkel (1985), dans son livre classique sur le travail, présente un entretien avec un camionneur de collecte des déchets et un autre avec un éboueur. On y apprend que le travail est différent selon les conditions météorologiques. Avec la pluie, par exemple, le travail devient plus difficile, car les sacs de déchets deviennent plus lourds et glissants. Cependant, avec la pluie, la température est plus amène, donc plus facile pour la charge physique du travail. Il est aussi question de l'influence du contexte social sur le travail des éboueurs : la présence d'écoles ou d'enfants qui courent dans les rues, par exemple, accentue les efforts d'attention. Il est aussi question du contrôle du travail des éboueurs fait par les superviseurs, le contrôle du temps de travail et des pauses-café. Le travail est pénible et fatigant et il cache différents dangers pour la santé :

4. Voir notamment Anonyme (1997) et Kretowicz (1997) pour l'ensemble de cette histoire.

coupures avec le verre et autres matériaux « quand les lames des trémies du camion attrapent et apportent les déchets en avant, jaillissant dehors comme une balle. Il y a deux ans j'ai été frappé par un morceau de bois en plein visage » (*ibid.*, p. 152). Finalement, l'auteur attire notre attention sur les rapports sociaux d'âge dans le travail des éboueurs : « Nick et moi nous sommes encore au travail, mais pour moi les rues deviennent de plus en plus longues et les poubelles plus grandes. Je deviens plus vieux » (*ibid.*, p. 153).

Perry ([1978] 1998) nous offre une étude unique sur le travail des éboueurs à San Francisco. L'auteur met en évidence l'importance de l'organisation en coopérative pour le groupe de travailleurs étudié. Le coût humain associé au sale boulot, à la pénibilité, au mépris des citoyens se voit d'une certaine manière minimisé par l'organisation structurée dans une coopérative ouvrière.

Dans une étude sur l'organisation du travail et la santé des éboueurs à São Paulo, Santos (1999) démontre que la caractéristique principale de ce travail est l'imprévisibilité associée aux conditions de travail et à l'objet même du travail, car les travailleurs n'ont ni le contrôle, ni la connaissance sur le contenu des déchets. L'auteure souligne aussi l'importance du groupe, de la solidarité et de l'union dans les équipes de travail.

Les éboueurs restent au bas de l'échelle occupationnelle en termes de prestige social et d'estime sociale. Shostak (1980) signale que, selon cinq dimensions utilisées par le public en général pour évaluer un emploi – l'argent, le pouvoir, le prestige, la nature du travail et la scolarité nécessaire pour accomplir le travail –, le travail des éboueurs obtient souvent un très faible score, dans chacune de ces dimensions. De plus, les éboueurs en sont conscients.

Anselme et Weisz, en analysant le sens de ce qui est un bon ou un mauvais emploi, donnent l'exemple des éboueurs à Paris et à Marseille. Au moment de leur étude, à Paris, le travail d'éboueur est accompli par des travailleurs immigrants, avec de

faibles salaires, des conditions de travail difficiles et sans perspectives de promotion. Bien qu'il s'agisse d'un emploi relativement stable, il est perçu comme mauvais. L'utilisation d'une main-d'œuvre immigrante est à la fois cause et conséquence du manque d'attrait pour ce travail⁵. À Marseille, les salaires et les conditions de travail sont semblables à ceux des éboueurs parisiens. Toutefois, les éboueurs sont presque tous français. C'est un travail recherché et considéré comme bon. À partir de cet exemple comparatif, les différences entre un bon et un mauvais emploi seraient le résultat « d'une catégorisation de ceux qui les détiennent, de la place de ces travaux dans la structure du marché du travail local, ainsi que de l'histoire des rapports professionnels [...] à Marseille, c'est un travail pour la main-d'œuvre française et il possède un statut "politique" attaché aux travaux du gouvernement local » (1985, p. 40).

Méthodologie

Pour comprendre le travail des éboueurs et ses enjeux, nous avons privilégié l'approche qualitative, convaincu que si le chercheur « veut comprendre ce qui s'est passé (et après tout, c'est son métier), il faut qu'il sache que le savoir premier, essentiel, n'est pas dans sa tête mais dans la tête des ouvriers et qu'il y a une rationalité de leur comportement » (Foucault, 1994, p. 422). Nous avons donc décidé d'entreprendre un projet comparatif entre le travail des éboueurs à São Paulo (Brésil) et à Montréal (Canada). Nous présentons ici les résultats préliminaires du volet brésilien.

5. Il est intéressant de souligner qu'un argument semblable est utilisé pour expliquer le manque d'attrait du travail des éboueurs et d'autres travaux dans les industries des déchets aux États-Unis (voir notamment Zimring, 2004). D'où l'importance de prêter attention aux rapports sociaux de race et d'ethnie dans les analyses du travail.

Nous avons interviewé vingt éboueurs à São Paulo, dans l'une des deux organisations responsables de la collecte des ordures domiciliaires de la ville. Nous avons rencontré les travailleurs individuellement, dans l'organisation, dans une salle privée pendant les heures de travail. Nous avons rencontré les travailleurs, quatre femmes et seize hommes, dans les trois quarts de travail : jour, soir et nuit. Les femmes ne font pas la collecte des ordures domiciliaires, seulement la collecte sélective. Dans l'organisation étudiée, il y a 1 500 éboueurs qui courent environ vingt-cinq kilomètres par jour. Chaque personne a été informée de la nature du projet de recherche et a été assurée que l'entretien demeurerait confidentiel et anonyme. Chaque personne sollicitée était libre de l'accepter ou de le refuser. Il en était de même en ce qui concerne l'enregistrement. Pendant les entretiens, nous n'avons jamais exercé de pression pour obtenir une réponse parce que nous croyons que « la tâche n'est jamais neutre par rapport à l'entourage affectif du travailleur ; il peut parler de sa tâche ou il doit se taire ; parfois il faut cacher à autrui le contenu de son travail » (Dejours, [1980] 1993, p. 63).

Le travail des éboueurs à São Paulo

Lorsque l'on rencontre et que l'on échange avec les éboueurs à propos de leur travail, on se rend vite compte de son importance stratégique, par exemple pour la santé publique, et de sa complexité.

LES RÈGLES ET LA SUPERVISION

Une caractéristique du travail des éboueurs est le faible pouvoir décisionnel dans l'accomplissement de leurs activités. Ils sont des exécutants ; tous les camions possèdent un GPS et chaque parcours est surveillé :

« Si pour une raison quelconque on est obligé de sortir du parcours, le superviseur appellera pour savoir qu'est-ce qui se passe. »

Il y a donc présentement une triple surveillance : celle d'un superviseur, qui reste aléatoire, celle de la population, qui peut appeler pour dénoncer un travail mal fait, et celle du GPS, une surveillance électronique à distance à partir d'une salle de contrôle au garage de l'organisation.

LA DIVISION SEXUELLE DU TRAVAIL

Le travail des éboueurs à São Paulo est traditionnellement masculin, un travail fait pour les hommes compte tenu de la lourde charge de travail physique. Il faut avoir de la force. Dans l'organisation étudiée, les femmes ne sont pas embauchées pour accomplir le travail d'éboueur pour la collecte des déchets ménagers parce qu'elles ne seraient pas « capables physiquement » de manipuler les lourdes charges.

Cockburn (1983) conteste cette argumentation qui vise à justifier la ségrégation occupationnelle selon la force physique. D'abord, lorsque les femmes travaillent dans les emplois typiquement féminins qui demandent de la force physique, par exemple les caissières de supermarchés, il n'existe pas la même préoccupation. Ensuite, l'auteure signale que les raisons physiques basées sur la question de la santé reproductive ne prennent pas en considération les effets sur la santé reproductive des travailleurs. Pourtant, un élément toxique pour les femmes l'est également pour les hommes. Cette dimension liée à la santé au travail est discutée par Mergler et coll. (1987), qui démontrent clairement qu'il est impossible d'attribuer aux caractéristiques biologiques des femmes les raisons de leur ségrégation dans certains types de travaux. De plus, « les conditions de travail (exposition aux polluants, manutention de lourdes charges) qui sont invoquées pour justifier l'exclusion des femmes de certains postes sont tout aussi nuisibles pour les travailleurs mâles » (Messing, 1982, p. 46).

Il est aussi intéressant d'observer que, dans la même organisation, les femmes ne font pas la collecte des ordures domiciliaires, mais effectuent la collecte sélective. L'argument utilisé

reste le même : les bacs à recyclage sont moins lourds à manipuler. Cependant, le camion de la collecte sélective et celui de la collecte des déchets comportent le même tonnage. De cette manière, si, à la fin de la journée, il y a deux camions remplis pour chaque type de collecte, les travailleurs et les travailleuses ont manipulé le même poids.

LA VISIBILITÉ

C'est une caractéristique présente dans le travail des éboueurs, car il est très facile de repérer les ordures qui n'ont pas été ramassées. Cette visibilité suit la même logique que celle du travail domestique : lorsque le travail est accompli, il devient invisible et très peu de reconnaissance lui est accordée, mais lorsqu'il n'est pas fait ou lorsqu'il y a une erreur, tout le monde remarque et critique. En outre, toute erreur commise prend une ampleur importante, en raison de son caractère public. Selon Hughes (1958), les erreurs sont présentes dans toutes les occupations et plus une travailleuse ou un travailleur accomplit une certaine tâche par jour, plus grande sera la chance qu'il ou elle fasse une erreur. Commettre une erreur peut signifier un manque de compétence, l'erreur est alors perçue et ressentie comme une attaque directe contre les compétences professionnelles, ressentie d'une manière amplifiée à nouveau à cause du caractère public de l'erreur.

De plus, cette visibilité est multiple et mène à une double contrainte : si on ne ramasse pas les ordures correctement, le travail des éboueurs sera critiqué. Les citoyens peuvent même appeler un numéro gratuit pour le dénoncer. Dans le même temps, dans le processus de ramassage des ordures, le trafic routier est perturbé, des voitures doivent être déplacées pour que le camion puisse passer, entraînant une autre critique du travail des éboueurs.

LES CONDITIONS DE TRAVAIL

Le lieu de travail des éboueurs est la rue. Les contraintes et les agressions environnementales (travailler à l'extérieur, dans le froid, dans la chaleur, sous la pluie, etc.), l'odeur des ordures, le travail de nuit, les montées rudes rendent les conditions de travail difficiles. Ces conditions, très exigeantes pour le corps des travailleurs, deviennent sources des souffrances physiques pour les éboueurs : la sueur qui entre dans les yeux, la pluie qui augmente le poids des sacs des ordures et les rend plus glissants, etc. Lorsqu'ils arrivent chez eux, ils se sentent épuisés ; ils ont les pieds et jambes enflés, et leur seul loisir est de jouer avec les enfants, quand la fatigue le permet.

La charge de travail n'est pas distribuée équitablement au cours de la semaine. Les lundis et mardis sont les journées les plus chargées à cause des ordures accumulées le dimanche quand il n'y a pas de collecte. Durant ces jours, les camions seront remplis de trois à quatre fois par quart de travail, soit entre 39 et 52 tonnes d'ordures manipulées par quart de travail. Les autres jours de la semaine, les camions seront remplis en moyenne deux fois par quart de travail. Il est important de souligner que cette charge a augmenté au cours d'une décennie. À la fin des années 1990, Santos (1999) indiquait que les équipes de travail étaient formées d'un chauffeur de camion et de quatre éboueurs ; en 2009, au moment des entretiens, les équipes de travail étaient formées d'un chauffeur de camion et de trois éboueurs. De cette manière, si en 1999 un éboueur manipulait entre 10 et 13 tonnes d'ordures par jour, dix ans plus tard, il en manipule entre 13 et 18 tonnes.

Quand les éboueurs rencontrent les habitants de la ville

La rencontre entre les travailleurs et la clientèle dans le secteur des services ajoute non seulement une nouvelle dimension au modèle des relations humaines dans l'industrie, comme le

souligne Whyte (1946), mais aussi des nouvelles dimensions associées à l'organisation du travail. Sources de plaisir et de souffrance, les habitants de la ville occupent un rôle central dans la vie quotidienne au travail des éboueurs.

Source de plaisir, les habitants peuvent participer à la vie au travail des éboueurs ; on peut considérer les clients comme une source d'amusement. En outre, ces derniers sont aussi une source de communication et d'interaction sociale :

« Je travaille en m'amusant avec les habitants du secteur... Bonjour ! Pis le soccer en fin de semaine. Je suis dans ce secteur depuis quatre ans et c'est positif... Je les respecte pour être respecté. Quand je m'absente, les gens demandent où j'étais. »

« Il y a des gens qui sont sympathiques, ils nous offrent de l'eau, des boissons gazeuses, du café, ils nous traitent super bien, ils n'ont pas de préjugés. »

Cependant, les habitants sont aussi une source de souffrances au travail pour les éboueurs. Une première cause découle de ce que les habitants peuvent mettre dans les ordures, et d'abord, toutes sortes de verres, à l'origine d'une quantité importante d'accidents en raison des coupures occasionnées. Tous les travailleurs interviewés avaient déjà été coupés, plusieurs cas nécessitant des points de suture. Il y a aussi les seringues jetables, petites broches en bois et autres objets perforants ou coupants jetés dans les ordures sans aucune considération du danger potentiel qu'ils représentent pour les travailleurs. Les contenus des sacs à ordures sont toujours imprévisibles, comme le souligne Santos (1999), mais ils peuvent aussi être bouleversants quand on y trouve des animaux morts, vivants ou encore un nouveau-né.

Une autre source de souffrance provient des chiens : les propriétaires de chiens laissent les portes de leurs maisons ouvertes, ou placent leurs sacs d'ordures dans un endroit accessible aux chiens ; il y a aussi les chiens sans collier. Tous les

éboueurs interviewés nous ont fait part de leur peur des chiens et des attaques subies.

« Les chiens... 90 % ont un chien... C'est plus dangereux d'être mordu par un chien que de se faire frapper par une voiture. Ils disent : "Mon chien ne mord pas"... Il faut que tu sois prêt et attentif. Une fois, j'ai failli rester tout nu dans la rue car le chien, un doberman, a déchiré mes vêtements ! J'ai des collègues qui ont perdu un doigt, une partie de la jambe... »

L'interaction avec les habitants met aussi en évidence la question du décalage entre travail prescrit et travail réel.

Entre le prescrit et le réel

Le travail prescrit des éboueurs consiste à ramasser seulement les ordures ménagères. Ils ne doivent pas ramasser le bois, les meubles, la terre, les plâtres ou d'autres matériaux ; ils seront réprimandés par la supervision s'ils le font. Ils doivent ramasser tous les sacs à ordures, ce qui devient même une source de plaisir et de satisfaction :

« Quand je regarde en arrière et tu vois la rue propre, j'ai la satisfaction d'avoir accompli mon travail, de voir tout ce que j'ai fait. »

Cependant, à partir de l'idéologie du « client roi » au fondement du salaire des éboueurs, les habitants à travers le paiement de leurs taxes s'estiment en droit d'imposer leurs exigences afin que les éboueurs ramassent aussi les déchets non ménagers. Cela peut parfois être négocié en fonction de la quantité, mais dans la plupart des cas c'est une source de conflit, d'abus verbaux, d'intimidation et de menaces :

« Je lui ai expliqué que je ne pouvais pas collecter ce type d'ordures, il y a un autre camion pour cela. Il m'a dit : "Tu

vas le prendre” et il a sorti un revolver. J’ai pris le sac et je l’ai mis dans le camion. »

Il existe par ailleurs un type particulier d’habitants ne souhaitant pas que les éboueurs ramassent leurs sacs : les trafiquants de drogue. Les éboueurs nous ont expliqué que la police ne touchait pas aux déchets, ce qui en faisait l’endroit idéal pour cacher drogue et armes :

« Il y a certains endroits, certains trous où il y a le trafic de drogue, là où il y a la loi d’entrée et de sortie. Parfois, il y a des sacs de drogue en dessous des ordures... La police ne touche pas aux ordures, donc ils nous disent : “Touche pas au sac bleu.” Mon employeur me dit de tout ramasser, mais dans ces cas, j’obéis à leurs lois et je laisse le sac. »

Une autre forme de déchets provoquant la peur chez un grand nombre d’éboueurs rencontrés, ce sont les *macumbas*⁶ de la rue :

« Moi, je ne touche pas à ça, j’ai peur... personne prend ça. Je n’ai pas le courage d’y toucher ! »

La stigmatisation

Le travail d’éboueur porte un stigmate important. Au Brésil et au Québec, on entend toujours des commentaires dévalorisants et méprisants à son sujet. « Si tu n’étudies pas, tu deviendras éboueur. » En décembre, dans un journal télévisé de São Paulo, deux éboueurs souhaitent une bonne année 2010. Le journaliste, ignorant que le son était encore activé, déclare alors :

6. *Macumba* désignait le lieu où les esclaves noirs célébraient leurs rites. Aujourd’hui, il peut signifier l’acte de sacrifice des animaux ou d’offrande de nourriture et de boissons aux dieux dans certains endroits, généralement aux carrefours, sur les voies publiques ou aux portes des cimetières.

« Quelle merde ! Deux éboueurs qui souhaitent le bonheur du haut de leurs balais... Deux éboueurs... le plus bas de l'échelle occupationnelle. »

Le lendemain, le journaliste a dû s'excuser, mais cela illustre bien le stigmatisme associé à ce travail. D'une part, ce mépris vient du fait qu'il s'agit d'un travail qui s'occupe des déchets, des ordures, demandant peu de qualifications formelles et physiquement très exigeant. Les éboueurs seraient associés à ce qu'ils ramassent et ainsi traités avec le même dédain.

Les éboueurs vivent aussi la stigmatisation et l'humiliation lorsqu'ils rencontrent les habitants de la ville. Selon Goffman ([1963] 1982), le mot stigmatisme sert à désigner un attribut jetant un discrédit profond sur un individu ou sur un groupe d'individus, ce qui les rend disqualifiés, discrédités et les empêche d'être pleinement acceptés par la société. Dans le cas des éboueurs, on est face à un stigmatisme collectif touchant l'ensemble du groupe. Il est aussi important de souligner que « par définition, bien sûr, on croit qu'une personne qui a un stigmatisme n'est pas complètement humaine. Ainsi, on fait plusieurs types de discriminations, à travers lesquelles effectivement, et à plusieurs reprises même sans réfléchir, on réduit ses chances de vie » (*ibid.*, p. 15).

Selon Goffman, si le stigmatisme n'est pas visible d'emblée, l'individu est discréditable et, dans sa relation avec l'autre, il va essayer de cacher, manipuler l'information pour que son stigmatisme demeure invisible. Lorsque le stigmatisme est ou devient visible, l'individu se retrouve discrédité et il vit ce discrédit douloureusement. L'uniforme constitue un signe de visibilité de l'éboueur. Aussi, lorsqu'ils le portent, ils passent de discréditables à discrédités :

« Il y a les préjugés, par rapport à l'odeur... on vient propre de la maison, mais les personnes ne s'assoient pas à côté... tu es propre... tu es en train d'aller travailler... c'est l'uniforme, c'est pour cette raison que je ne porte pas l'uni-

forme hors travail. Je mets mon uniforme quand j'arrive ici au travail. J'ai du savon, crème, ce n'est pas parce que je travaille avec les ordures que je serai obligé de puer. »

La stigmatisation s'accompagne de la (re)production de différentes émotions, comme la peur (peur de se faire écraser par une voiture ou par le camion, ce qui conduit à une charge mentale importante liée à la vigilance portée aux véhicules ; peur des chiens ; peur de la violence urbaine). Mais on rencontre également deux émotions particulières : le dégoût et l'humiliation.

Le dégoût et l'humiliation

Le dégoût est présent dans la vie des éboueurs. D'abord, celui de ramasser des ordures qui puent trop, ou encore des cadavres d'animaux. Un éboueur nous a confié qu'il faut avoir l'estomac fort et que, dans les premiers jours de travail, il est fréquent que les travailleurs ne soient pas capables de manger. Mais le dégoût provient aussi des « bains de lixiviat », ce liquide résiduel consécutif à la percolation de l'eau à travers les déchets, et qui s'accumule dans le camion. La majorité des éboueurs rencontrés étaient passés par l'expérience de se faire arroser par le lixiviat au moment où l'on presse les ordures dans le camion.

« J'ai enlevé la chemise et je l'ai lavée dans un robinet dans un jardin, ça pue trop je ne pouvais pas supporter. »

« Il faut être attentif, sinon vient la presse et bang tu es tout mouillé de lixiviat. J'ai dû prendre un bain chez un habitant du secteur. Le superviseur m'a apporté un autre uniforme. »

Parallèlement, existe l'humiliation provenant du dégoût des éboueurs exprimé par les habitants, autre source de souffrance au travail. Ce dégoût devient visible dans certains moments de l'interaction des travailleurs avec les habitants, en particulier lorsque les éboueurs demandent un verre d'eau.

« Parfois, ils ne nous donnent même pas un verre... “Tiens, vous pouvez boire dans l'arrosoir”, mais l'eau est chaude ! »
« Ils nous donnent de l'eau dans un verre en plastique. »

Ou encore cette femme qui donne un verre d'eau et lorsque l'éboueur, en la remerciant, lui rend le verre, elle répond :

« Non non non, pas besoin, vous pouvez le jeter dans le camion. »

On comprend alors mieux la fierté de certains éboueurs qui se sont vantés de ne boire, dans leurs secteurs, que de l'eau fraîche. Plaisir provenant non seulement d'une relation positive avec les habitants, plus égalitaire, signe de confiance et de reconnaissance, mais surtout de la réussite dans la manipulation du stigmaté, qui permet de ne pas être discrédité.

L'humiliation renvoie à toute forme de comportement ou de situation constituant une raison valable pour qu'une personne considère qu'elle a été offensée dans le respect de soi, c'est-à-dire le respect que l'être humain mérite par le seul fait d'être humain. C'est le rejet des êtres humains de l'ensemble de l'humanité. Ainsi, une société décente « est une société qui combat les conditions constituant aux yeux de ses membres une raison de se sentir humiliés. Une société est décente si le fonctionnement de ses institutions ne fournit pas à ses membres de raisons valables de ressentir l'humiliation » (Margalit, 1999, p. 10-11). En transposant aux mondes du travail, on peut dire qu'un travail décent est celui où il n'y a pas d'humiliation des travailleuses et des travailleurs. Les organisations dans lesquelles un tel travail est accompli ne permettent pas l'humiliation, luttent en prenant des mesures pour la prévenir. À São Paulo, le travail des éboueurs reste encore douloureusement indécent.

Le « choix » d'être éboueur

On pourrait se demander comment on peut choisir de faire un tel travail. Les adeptes de la théorie du choix

rationnel soutiennent que les individus vont comparer les coûts et les bénéfices d'une action. En réalité, plusieurs variables font partie du contexte de choix d'un emploi : la structure sociale et économique, l'histoire de vie de l'individu, la motivation individuelle, etc. De plus, choisir un emploi ne signifie pas occuper cet emploi. Certes, les qualifications formelles peuvent jouer un rôle important lors du processus de sélection, mais d'autres aspects, hors du contrôle du candidat ou de la candidate, jouent aussi un rôle important et parfois même décisif, comme la race, la classe sociale, le genre, l'âge, l'apparence et l'orientation sexuelle, pour n'en nommer que quelques-uns.

Ainsi, pour comprendre comment les gens vont se retrouver dans différents emplois, il faut considérer non seulement le processus de choix, mais aussi celui de la sélection, comme le suggèrent Blau et coll. ([1956] 1972). Concernant la sélection des candidats éboueurs, l'âge est sans doute l'un des critères utilisés par l'organisation. Tous les travailleurs rencontrés ont débuté très jeunes, parfois avant 20 ans. Un autre critère est la santé physique du candidat. Autre aspect important, la question des qualifications exigées par les organisations par rapport aux qualifications possédées par les éboueurs. Pour être admis comme éboueur, il n'y a pas d'exigence d'expérience antérieure comme éboueur, ni de limite minimale de scolarité, nous ont expliqué les éboueurs interviewés.

L'individu construit sa décision à partir de ses intérêts et de l'évaluation qu'il fait de ses capacités à occuper un emploi donné ; l'évaluation de ses capacités étant conditionnée par les rejets et d'autres expériences vécues. Nous avons demandé aux éboueurs pourquoi ils avaient choisi ce travail. La réponse la plus fréquente a été la suivante : « Parce que toutes les autres portes se sont fermées. » On peut comprendre que, pour la majorité des travailleurs interviewés, ce travail était de dernier ressort.

Nous pouvons dégager plusieurs aspects associés à ce « choix » de travailler comme éboueur. La trajectoire la plus

commune est celle d'un travailleur qui vient du nord-est du Brésil. Il va immigrer à São Paulo pour se trouver un emploi. Par manque de qualifications formelles, il va finir par travailler comme éboueur. Généralement, il travaillait précédemment dans l'agriculture. Il faut souligner qu'à São Paulo le fait d'être originaire de cette région du Brésil entraîne des préjugés, et il existe de la discrimination envers les *nordestinos*⁷. En effet, à São Paulo ces derniers sont vus comme le symbole des migrants pauvres, sans qualifications et incompetents. Penna a bien remarqué que « la représentation du *nordestino* qui existe parmi certains groupes de *paulistanos* est chargée de contenus/attributs négatifs – envahisseur, parasite, sans morale, sans éducation, etc. » (1992, p. 109). On peut même dire qu'être *nordestino* à São Paulo est un stigmaté au sens de Goffman.

D'autres personnes rencontrées travaillaient auparavant dans la métallurgie avant de perdre leur emploi durant une crise, sans réussir par la suite à en trouver un autre dans ce secteur. Restructurations économiques, diminution des emplois dans le secteur industriel ont ainsi poussé un certain nombre de travailleurs, membres d'un groupe ouvrier important et valorisé, vers le bas de l'échelle occupationnelle. La position d'éboueur est donc ici synonyme de déclassement socioprofessionnel.

Plusieurs interviewés ont également expliqué que la grossesse inattendue de leur conjointe a été la raison de prendre la décision de travailler comme éboueur, car il fallait avoir une situation économique plus stable : besoin économique et stabilité relative se présentent ainsi comme des aspects centraux pour entrer dans le métier. Ces éboueurs travaillaient auparavant dans le secteur informel de l'économie, où la précarité, l'instabilité et l'incertitude sont monnaie courante. On se trouve

7. En portugais, *nordestino* désigne le fait d'être né dans la région nord-est du Brésil. La discrimination envers les *nordestinos* à São Paulo peut prendre différentes formes. Sur ce point, voir Penna (1992).

donc en présence d'une trajectoire opposée à celle du groupe précédent, car il y a une ascension dans l'échelle occupationnelle, compte tenu du fait que c'est un emploi formel accompagné d'avantages sociaux.

Enfin, certains éboueurs nous ont affirmé avoir choisi ce métier. Dans ce cas, l'argument utilisé a été celui de la liberté.

« J'ai toujours eu ce rêve... J'ai toujours voulu. C'est bien parce que tu es en liberté ici, tu peux parler avec les gens, tu peux boire de l'eau. Tu restes dans ton jour-à-jour sans que personne te surveille, te talonne. Tu finis par aimer à cause de la liberté. Mon travail devient une thérapie... Veux ou veux pas, tu t'amuses. »

Pour conclure, nous avons posé la question à tous les éboueurs : aimeriez-vous que votre fils devienne un éboueur ? Les réponses ont été consensuelles. Sans autre possibilité, et s'il le voulait, ce métier serait acceptable, car mieux que rien ou que la toxicomanie. Pour autant, une certaine unanimité se dégage dans les propos :

« Pour mon fils ? Bon, je ne veux pas cracher en l'air, mais le papa veut qu'il étudie, qu'il trouve quelque chose de mieux. »

« Regardez, j'aimerais qu'il étudie pour une vie meilleure. Si Dieu le veut, il va étudier pour ne pas travailler dans les ordures. »

« Regardez, tous les pères veulent le meilleur pour leurs enfants. Tout ce que je n'ai pas eu, je veux leur donner. Alors, si c'était un manque de travail, je lui dirais de venir travailler ici, car c'est un travail d'homme. Il sera un citoyen. Il va travailler, mais je n'aimerais pas car il y a trop de souffrances, s'il y a une autre opportunité ça serait mieux. »

D'une certaine manière, les réponses données par les éboueurs brésiliens ressemblent aux réponses obtenues par Sennett et Cobb (1972) : nous faisons ce travail, nous sacrifions

nos vies pour que nos enfants puissent aller à l'école et avoir une vie meilleure.

En guise de conclusion

Pour comprendre le travail des éboueurs, nous croyons qu'il faut aller au-delà de la question de la pénibilité de la tâche. Certes, c'est un travail qui est physiquement exigeant, mais d'autres dimensions semblent aussi importantes pour pouvoir comprendre le drame social du travail des éboueurs.

D'abord, il faut comprendre les différents rapports sociaux – de classe, de sexe/genre, de race et d'ethnie – qui organisent le travail des éboueurs. Ainsi, à São Paulo, c'est d'abord un travail d'homme, généralement *nordestino*, situé à la base de l'échelle sociale. Ensuite, il faut considérer la relation entre les habitants et les éboueurs. Sources de plaisir et de souffrance, les habitants ajoutent de l'imprévisibilité au travail des éboueurs et sont aussi à la source de différentes souffrances : discriminations, stigmatisations, abus verbaux, violences, etc. C'est un travail qui comporte énormément d'émotions : la peur, le dégoût, l'humiliation, la satisfaction, la honte, etc.

Il faut souligner l'importance du contexte social dans l'accomplissement du travail des éboueurs. La violence sociale, le trafic de la drogue affectent non seulement les conditions, mais aussi les tâches qui sont ou non accomplies. Le travail réel se voit transformé par la négociation qui doit être établie entre les éboueurs et la violence urbaine.

Pour conclure, nous voulons souligner qu'il s'agit d'un travail pénible, mais d'une extrême richesse et complexité. Ces caractéristiques restent cependant « invisibles » soit sous l'image d'un travail abrutissant, sale, sans qualification, soit par le mépris et le silence de la sociologie du travail. Les éboueurs que nous avons rencontrés conservent « l'élégance du hérisson » : à l'extérieur, ils donnent l'image d'êtres durs, forts et porteurs du courage de faire face à un travail exténuant, mais à

l'intérieur, ils sont aussi « simplement raffinés que les hérissons, qui sont des petites bêtes faussement indolentes, farouchement solitaires et terriblement élégantes ».

Bibliographie

- Anonyme. 1997. « Sida : un éboueur parisien contaminé par le VIH a obtenu 1,5 million de francs de dommages-intérêts », *Le Monde*, mardi 7 octobre, p. 11.
- ANSELME, M. ; WEISZ, R. 1985. « Good jobs and bad : a differentiated structuring of the labor market », *Acta Sociologica*, 28, 1, p. 35-53.
- BERGER, P. ; LUCKMANN, T. [1966] 1987. *A construção social da realidade*, Petrópolis, Editora Vozes.
- BLAU, P. M. ; GUSTAD, J. W. ; JESSOR, R. ; PARNES, H. S. ; WILCOCK, R. C. [1956] 1972. « Occupational choice : a conceptual framework », dans C. D. Bryant (sous la direction de), *The Social Dimensions of Work*, Englewood Cliffs (NJ), Prentice Hall, p. 266-281.
- CASTORIADIS, C. 1974. *L'expérience du mouvement ouvrier. II : Prolétariat et organisation*. Paris, Union générale d'édition.
- COCKBURN, C. 1983. *Brothers : Male Dominance and Technological Change*, Londres, Pluto Press.
- DEJOURS, C. [1980] 1993. *Travail : usure mentale. De la psychopathologie à la psychodynamique du travail*, Paris, Bayard éditions.
- DOUGLAS, M. [1967] 2001. *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte.
- FOUCAULT, M. 1994. *Dits et écrits*, tome 2, Paris, Gallimard.
- GOFFMAN, E. [1963] 1982. *Estigma. Notas sobre a manipulação da identidade deteriorada*, Rio de Janeiro, Zahar Editores.
- HUGHES, E. C. 1958. *Men and their Work*, Glencoe (IL), Free Press.
- ISSEVER, H. ; GUL, H. ; ERELEL, M. ; ERKAN, F. ; GUNGOR, G. Y. 2002. « Health problems of garbage collectors in Istanbul », *Indoor and Built Environment*, 11, 5, p. 293-301.
- KRETOWICZ, S. 1997. « L'éboueur, la seringue et la poubelle du docteur », *Libération*, mardi 18 mars, p. 14.
- KUIJER, P. P. F. M. ; FRINGS-DRESEN, M. H. W. 2004. « World at work : Refuse collectors », *Occupational and Environmental Medicine*, 61, 3, p. 282-286.
- MARGALIT, A. 1999. *La société décente*, Castelnau-le-Lez, Climats.

- MERGLER, D. ; BRABANT, C. ; VÉZINA, N. ; MESSING, K. 1987. « The weaker sex ? Men in women's working conditions report similar health symptoms », *Journal of Occupational Medicine*, 29, 5, p. 417-421.
- MESSING, K. 1982. « Do men and women have different jobs because of their biological differences ? », *International Journal of Health Services*, 12, 1, p. 43-52.
- PAULES, G. F. 1991. *Dishing it Out : Power and Resistance among Waitresses in a New Jersey Restaurant*, Philadelphia (PA), Temple University Press.
- PENNA, M. 1992. *O que faz ser nordestino : identidades sociais, interesses e o "escândalo" Erundina*, São Paulo, Cortez Editora.
- PERRY, S. E. [1978] 1998. *Collecting Garbage : Dirty Work, Clean Jobs, Proud People*, New Brunswick (NJ), Transaction Publishers.
- POULSEN, O. M. ; BREUM, N. O. ; EBBEHØJ, N. ; HANSEN, Å. M. ; IVENS, U. I. ; VAN LELIEVELD, D. ; MALMROS, P. ; MATTHIASSEN, L. ; NIELSEN, B. H. ; NIELSEN, E. M. ; SCHIBYE, B. ; SKOV, T. ; STENBAEK, E. I. ; WILKINS, C. K. 1995. « Collection of domestic waste. Review of occupational health problems and their possible causes », *Science of the Total Environment*, 170, 1-2, p. 1-19.
- SANTOS, T. L. F. 1999. *Coletores de lixo : a ambigüidade do trabalho na rua*, São Paulo, Fundacentro.
- SENNETT, R. ; COBB, J. 1972. *The Hidden Injuries of Class*, New York (NY), Knopf.
- SHOSTAK, A. B. 1980. *Blue-Collar Stress*, Reading (MA), Addison-Wesley Publishing Company.
- TERKEL, S. 1985. *Working*, New York (NY), Ballantine Books.
- VELLOSO, M. P. ; SANTOS, E. M. ; ANJOS, L. A. 1997. « Processo de trabalho e acidentes de trabalho em coletores de lixo domiciliar na cidade do Rio de Janeiro, Brasil », *Cadernos de Saúde Pública*, 13, 4, p. 693-700.
- WHYTE, W. F. 1946. « When workers and customers meet », dans W. F. Whyte (sous la direction de), *Industry and Society*, New York (NY), McGraw Hill, p. 123-147.
- ZIMRING, C. 2004. « Dirty work : how hygiene and xenophobia marginalized the American waste trades, 1870-1930 », *Environmental History*, 9, 1, p. 90-112.